

Un charisme reçu et qui envoie vers les autres

Par Gilles Routhier

Présentation faite le 23 février 2022, dans le cadre du webinaire de la CRC sur Le charisme et le caractère prophétique dans la vie consacrée

Vous avez peut-être réalisé que les concepts de charisme et de prophétisme que vous avez choisi d'approfondir ont en commun le fait qu'ils sont des concepts relationnels. Les comprendre ainsi nous conduit à nous décentrer de nous-mêmes et, par conséquent, nous oblige à nous situer de manière plus juste dans le monde.

En régime chrétien, le caractère relationnel du charisme est évident. Le charisme est un don, une grâce d'origine divine. Ce don est quelque chose qui ne nous appartient pas; il est reçu d'un autre. Aujourd'hui, on parle du « self made man »; celui qui se construit lui-même et dont le succès et la réussite sont le résultat de ses actions, de ses décisions et de ses efforts. En ce sens, la personne charismatique est celle qui est doué d'un pouvoir de fascination. En régime chrétien, on reconnaît que nous sommes construits par un autre et que ce n'est pas la somme de nos performances qui fait de nous une personne charismatique; que le charisme ne se mérite pas et qu'il ne s'obtient pas au terme d'efforts, d'exercice ou d'entraînement. Le charisme est un don et il n'y a rien de plus étranger au charisme que de lui apposer l'adjectif possessif « **mon** charisme » ou « **notre** charisme », comme si nous en étions les propriétaires. De plus, ce don spirituel, reçu d'un autre, doit agir en nous, avoir de l'effet, nous transformer. Il doit nous travailler, labourer notre chair ou la chair de nos institutions. Autrement, nous ne pouvons pas parler du charisme de notre congrégation. Il est donné en vue d'édifier, sinon il ne sert à rien.

Le passage le plus important dans l'Écriture à propos des charismes se trouve dans la Première lettre aux Corinthiens, au chapitre 12 où le terme charisme revient à cinq reprises, réflexion que Paul conclut par l'hymne à la charité (chapitre 13). Le charisme que l'on reçoit nous tourne immédiatement vers les autres. *Parmi les dons de Dieu, vous cherchez à obtenir ce qu'il y a de meilleur* (1 Co 12, 31). Le charisme est don de Dieu pour le service des autres. Cette ample réflexion sur les dons spirituels (chapitres 12 à 14) et qui culmine dans l'exposé du don suréminent de l'amour, Paul répète à satiété qu'ils sont donnés par l'Esprit en vue de l'utilité (en vue d'édifier), ce qui permet de les hiérarchiser.

La même réflexion vaut pour le prophétisme. Ce n'est pas une propriété personnelle que d'être prophète. D'ailleurs, personne ne peut en faire un choix de carrière, sinon il serait un faux prophète, ce qui est le cas des prophètes des sanctuaires royaux, des prophètes « professionnels », au service des intérêts du roi et qui soutiennent son pouvoir. On n'est donc pas prophète par profession et on ne peut pas s'attribuer ce titre. Pensons aux récits de vocation prophétique dans l'Ancien Testament. Le prophète Amos dit : *Je n'étais pas prophète ni fils de prophète; j'étais bouvier, et je soignais les sycomores* (Am 7, 14). Il répondait ainsi à ceux qui l'enjoignaient d'aller prophétiser ailleurs, loin du sanctuaire royal de Béthel. De fait, Amos n'était pas de ces « prophètes professionnels » qui gagnaient leur vie par ce métier, sans apporter grand-chose au

peuple. *Mais le Seigneur m'a saisi quand j'étais derrière le troupeau, et c'est lui qui m'a dit : « Va, tu seras prophète pour mon peuple Israël. »* (7, 15).

La lecture de la vocation prophétique d'Isaïe (Is 6) ou Jérémie va dans le même sens. Celui-ci veut se défilier et ne sera prophète que Seigneur que malgré lui : *« La parole du Seigneur s'adressa à moi : [...] je fais de toi un prophète pour les nations. » Je dis : « Ah! Seigneur Dieu, je ne saurais parler, je suis trop jeune. Le Seigneur me dit : « Ne dis pas je suis trop jeune. »* (Jr., 1, 4-6)¹ Cet envoi qui constitue quelqu'un comme prophète définit le caractère relationnel de la condition prophétique : Dieu lui dit « Va » et l'envoie vers le peuple.

Comme le charisme, d'une certaine façon, le prophétisme se reçoit. On est prophète malgré soi, à son corps défendant. Cela ne se désire pas et ne s'ambitionne pas. On ne souhaite pas devenir prophète. C'est Dieu qui travaille la personne appelée à être prophète. On le voit avec le prophète Jérémie : (...) *je fais de toi un prophète pour les nations* (Jr 1, 5). Dieu opère. Personne ne va à « l'école des prophètes »! Jérémie dit : *Ah ! Seigneur mon Dieu ! Vois donc : je ne sais pas parler, je suis un enfant !* (1, 6). Cela fait écho à Moïse qui n'imagine pas qu'il puisse parler à Pharaon, qu'il soit doué pour le faire, et supplie Dieu d'envoyer quelqu'un d'autre (Exode 4, 10-13).

Qu'en est-il dans les congrégations? Protestons-nous de notre insuffisance, de notre incapacité foncière? Arrivons-nous à croire que nous sommes incapables ou revendiquons-nous notre statut de prophète, mettant en avant « notre » charisme?

Des propos que j'ai lus et entendus, je retiens la conscience de votre vulnérabilité et de votre fragilité. Cela est important, en ce sens que la conscience de votre fragilité, qui correspond à la conscience de tant de fondatrices, être fragiles, peut nous aider à reprendre à neuf la question du charisme et nous aider à nous situer de manière plus juste dans l'Église et dans le monde, déterminant un nouveau point de départ : non pas un charisme possédé, que l'on peut définir, exposer et offrir, mais un charisme reçu à nouveau, pour l'Église d'aujourd'hui et pour le monde.

De même pour la mission. Je supporte de plus en plus difficilement les discours où l'on met en avant « **notre** mission ». Aujourd'hui, en regard de la théologie la plus classique, le terme mission est dévoyé. Réapproprié par les sciences de l'administration et le management ce terme est aujourd'hui sur toutes les lèvres et on le retrouve dans les documents officiels de toutes les organisations. Ainsi, on parle de la mission d'un centre hospitalier ou d'un établissement universitaire; de la mission de tel ministère ou de tel coopérative, de tel organisme ou de telle entreprise, etc. Cette réappropriation réussie a toutefois conduit à en pervertir le sens original ou à le faire faire tomber en désuétude. On entend aujourd'hui par mission la tâche que quelqu'un accomplit, ce que cette personne réalise et produit, ou la tâche qui lui est confiée. La mission se trouve ainsi identifiée à la charge ou à la fonction que l'on a. On entend également par mission le but assigné à un service ou à une entreprise, la finalité que l'on s'assigne soi-même et que l'on formule dans un énoncé de mission. Il s'agit de l'objectif que l'on poursuit ou de la tâche que l'on s'assigne et que l'on tente de réaliser. C'est enfin le rôle que l'on veut tenir.

¹ Voir aussi Ézéchiel, chapitres 2 et 3.

Suivant le *Dictionnaire historique de la langue française*², le sens premier du terme mission, emprunté au latin *missio*, participe passé du verbe *mittere*, désigne pourtant l'action d'envoyer ou l'envoi. Le terme était utilisé surtout dans la marine ou le commerce, pour désigner l'envoi de la flotte au service de fins militaires ou commerciales. C'est ce sens séculier qui a été repris par les chrétiens pour comprendre ce que Dieu fait : le Père qui envoie le Fils et l'Esprit Saint. C'est d'ailleurs le seul sens que connaît encore la *Somme théologique*, au XIII^e siècle. En effet, on ne retrouve le terme qu'à la question 43 qui traite de « la mission des personnes divines » et à la question 112 qui porte sur la mission des anges. Dans les deux cas, il s'agit de l'envoi qui met en rapport celui qui est envoyé et celui qui envoie. La conscience d'être envoyé du Père est si déterminante pour Jésus qui se désigne comme l'Envoyé. Cette conscience est si manifeste dans l'Évangile de Jean, mais on la trouve exprimé dans les quatre récits évangéliques. Envoyé de Dieu, il envoie à son tour. De plus, s'il est Envoyé, il est destiné à rencontrer ceux à qui il est envoyé. Pas de mission (envoie) sans relation en amont et en aval.

L'extension de sens du terme mission et l'affaiblissement de son sens premier que l'on observe surtout à partir du XVII^e siècle³ ont eu pour effet d'en faire disparaître le caractère relationnel dont j'ai parlé à l'instant. Ce qui est désormais mis en avant et ce qui devient premier, ce n'est plus l'action de celui qui, tourné vers l'humanité en détresse qui crie, un Dieu extraverti, qui voit la misère de son peuple et qui l'a « entendu crier sous les coups de ses chefs de corvée » (Ex 3, 7), un Dieu qui « connaît ses souffrances » et s'engage, plutôt que de demeurer inactif et impassible, qui descend afin de délivrer son peuple et, à cette fin, envoie son serviteur Moïse.

Si la mission représente désormais la tâche que je réalise, la fonction qui est mienne ou le but que je poursuis plutôt que l'action d'un autre qui m'envoie, alors, je me mets au centre et le sujet actif n'est plus Dieu, mais moi-même. L'action est transférée de celui qui envoie vers celui qui est envoyé. Avec la modernité, l'accent se reporte sur le JE qui a une mission et qui devient le sujet principal et qui est placé au centre du jeu. On observe donc un basculement : le sujet actif qui était initialement Dieu qui envoie est désormais l'envoyé qui est placé au centre de l'action; Dieu étant relégué à l'arrière-scène, sans compter que l'idée de sortie ou de déplacement s'amenuise elle aussi. On finit par afficher « la mission de notre congrégation » et de penser qu'il nous revient, en chapitre général de décider de « notre » mission plutôt que de la recevoir en tremblant, car nous avons fini par nous placer au centre du jeu comme sujets d'action et d'initiative.

À Vatican II, à la suite d'un long approfondissement et de la réflexion missiologique qui l'avait précédé, on a délibérément choisi de revenir au sens premier du mot mission. Ainsi, le schéma sur les missions élaboré par la commission conciliaire préparatoire et initialement intitulé *De Missionibus* a connu un changement significatif de titre pour

² Alain Rey (dir.), *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 1992, vol. 2.

³ Suivant le *Dictionnaire historique de la langue française* (p. 1253), « il faut attendre le XVII^e s. pour qu'apparaissent les valeurs modernes du mot : on le rencontre d'abord en politique internationale, aux sens de « tâche confiée à une personne (1656) et « action d'accomplir une tâche (avec ou sans idée de déplacement) [...]. Depuis 1831, *mission* signifie aussi « raison d'être, fonction (d'une chose). »

finalement s'intituler *De activitate missionali Ecclesiae*. Ce changement de titre n'intervient qu'en mai 1964. Il faut cependant attendre en mai 1965 renoué avec la perspective théologique classique. Ainsi, le chapitre I d'*Ad gentes* déploie le mouvement missionnaire de la manière suivante : le n° 1 intitulé *Propositum Patris* (le dessein de Dieu) est suivi des n°s 2 et 3 intitulés respectivement *Missio filii* et *Missio Spiritus Sancti*, la mission (l'envoi) du Fils et de l'Esprit Saint. On aurait pu s'attendre, conduit par la force de l'entraînement, trouver la *Missio Ecclesiae* comme intitulé du n° 4. Cependant, tel n'est pas le cas. Le n° 4 s'intitule *Ecclesia a Christo missa* (l'Église envoyée par le Christ). Le terme *missio* est donc réservé à l'envoi, par le Père, du Fils et de l'Esprit, c'est-à-dire qu'il désigne le fait que Dieu sort de lui-même. Parlant de l'Église, on revient à la forme passive; elle est envoyée par quelqu'un d'autre et elle reçoit de lui sa destination et son mandat. De manière générale, sauf rares exceptions, le décret réservera le terme *missio* à l'action de Dieu qui envoie et on parlera de l'activité missionnaire de l'Église (*activitas missionalis*) à 14 reprises, de son action missionnaire (*actio missionalis*) à six reprises et de l'œuvre missionnaire (*opus missionale*) à douze reprises. *Ad gentes* fera un usage exceptionnel de l'expression *missio Ecclesiae*, se conformant en cela au Nouveau Testament qui ne parle jamais de la mission de l'Église ni de la mission des douze ou des disciples. Là où le terme mission apparaît dans les traductions⁴, le texte grec dit envoyé, comme c'est le cas en Mt 10, 5; Ac 13, 4 et 22, 5 ou en 2 Co 2, 16).

Ainsi, l'Église (et une congrégation religieuse), si elle veut se situer de manière juste en notre monde, doit se comprendre au cœur de cette relation de Dieu, qui a tant aimé le monde, à l'égard de l'humanité à qui il a envoyé son Fils (Jn 3, 16). Quant à nous, nous sommes simplement au service de cette relation. Notre existence est fondée dans cet amour de Dieu pour l'humanité qui nous constitue et nous envoie. Cette relation est le bon point de départ. Il ne faut donc pas partir de « notre mission », mais de l'envoi de Dieu au monde. Si nous voulons parler de nous-mêmes, on ne peut le faire, en regard de la Bible, que pour reconnaître notre faiblesse, notre peur, nos fragilités, notre vulnérabilité, notre incapacité, notre vieillesse.

Revisiter l'histoire des fondatrices et fondateurs de vos congrégations et instituts apporte aussi un éclairage. Il n'y avait pas beaucoup de héros dans le lot. Ils et elles étaient des êtres fragiles, malingres, maladifs. Être prophète, c'est se laisser « prendre derrière le troupeau », comme ce fut le cas pour Moïse, David et quelques autres. Élisée non plus n'était pas prophète, mais laboureur et il est conscrit pour être prophète (1R 19, 19), comme Amos qui était bouvier (Am 7, 14). Il s'agit de se laisser saisir, là où vous êtes, de vous laisser conduire ailleurs, malgré vous, malgré vos résistances, vos refus et vos incapacités. C'est cela « retourner à ses fondateurs » et à la tradition biblique.

De fait, ne prenez pas pour point de départ l'état de la situation de votre congrégation, ou pour règle les seules planifications des actuaire, si utiles qu'elles puissent paraître. Ce n'est pas là le point de départ. C'est plutôt ce que Dieu veut faire au sein de l'humanité telle qu'elle se présente aujourd'hui. Ne vous arrêtez pas à vous-mêmes et ne vous mettez pas au centre.

⁴ J'ai contrôlé ici à partir de la traduction française de la TOB.

Sur la base de l'Écriture, on peut affirmer que les appels naissent toujours dans un contexte particulier, et qu'ils sont toujours finalisés par des envois. « Va, prophétise. » (Ez 36, 6) Cet appel survient toujours dans une situation historique particulière. Il nous faut donc reprendre la lecture des signes des temps pour discerner qu'est-ce qui travaille l'humanité aujourd'hui. La lecture de la situation à faire ne concerne pas d'abord la situation de la vie consacrée au Canada. Non. Il s'agit de relire la situation actuelle des femmes, des hommes, des enfants, l'état de la culture et la société afin d'y discerner, en creux les appels, les interrogations, les angoisses, etc. Vos fondatrices et fondateurs ont perçu quelque chose dans ces signes des temps, et cela les a mis en marche. C'est dans un moment singulier du parcours du peuple que des prophètes ont été suscités. Au temps de l'Exil pour Ézéchiel, au temps de la décadence pour Jérémie, Isaïe, Jonas, etc. Leur vocation est indissociable d'une situation et d'un moment particulier dans l'histoire. Il faut donc écouter les « appels » actuels. Si on enlève le contexte historique, social, politique et religieux dans lequel émergent les prophètes, on ne peut pas comprendre leur vocation et leur prophétisme. Si on ne sait rien du peuple d'Israël, on ne peut pas parler de Moïse. Son appel est incompréhensible si on le détache d'un envoi pour libérer les fils de Jacob. Sur cette base, j'affirme que la vocation (appel), terme que je préfère à mission dans ce cas, ou le charisme qui peut conduire au prophétisme, n'est pas détachable des évolutions sociales, politiques et spirituelles.

Quels sont les grands appels actuellement? La réponse à cette question nous fera discerner quelle est notre vocation et nous fera voir plus concrètement à qui nous sommes envoyés. Dans l'Ancien Testament, tous les appels sont indissociables d'un envoi. L'ordre de partir, d'aller au-delà de soi-même, de transgresser notre soi-même voire notre réalité communautaire, constitue le prophète. Nos planifications ne donnent pas naissance au prophétisme. De plus, la vocation au sens strict n'est pas adressée seulement à la conscience d'un individu. Elle est également destinée à des instituts et des communautés. Nous ne sommes pas simplement en présence d'individus travaillés par la grâce, en dehors d'un enracinement sociohistorique, mais nous sommes en présence d'individus situés au cœur d'un peuple. C'est là que nous sommes invités à partir, à quitter notre pays, notre maison pour aller *vers le pays que je te ferai voir* (Gn 12, 1).

L'exploration de l'histoire de l'Église nous conduit aux mêmes enseignements que l'Écriture. Pour ce qui regarde la naissance des instituts et des congrégations religieuses au Québec, l'Évangile rencontre toujours un espace social donné. Ce que l'on a appelé « charisme » d'un institut, c'est cette intuition spirituelle particulière qui conduit à formuler un engagement qui s'exprime par une œuvre ou une forme de vie et qui représente une actualisation de la suite du Christ dans telle circonstance historique et dans telle situation sociale. Le « charisme », pour parler en ces termes, est la cristallisation dans un projet ou un engagement - qui se traduit dans un mode de vie et dans une œuvre - d'une intuition spirituelle qui permet de saisir de manière synthétique l'Évangile en creux, représentée par l'aspiration au salut dans une situation sociale et ecclésiale donnée où se pose le défi l'annonce de l'Évangile du salut, et l'Évangile en plein qui s'exprime dans l'offre de la grâce et du salut de Dieu. Que ce soit Marcelle Mallette, Émilie Tavernier, Virginie Fournier ou Élisabeth Turgeon, pour ne prendre que ces quatre exemples, toujours on retrouve dans leur fondation une correspondance importante entre leur œuvre et le mode de vie qu'elles empruntent et un trait marquant de l'histoire générale de leur époque. Elles sont si présentes aux grandes angoisses de leur temps – les ayant éprouvées ou en ayant fait souvent elles-mêmes l'expérience – que l'on peut dire que leur engagement, leur œuvre ou le mode de vie qu'elles

proposent sont parfaitement accordé à l'esprit d'une époque. Ces personnes sont d'abord des femmes de leur temps et de leur lieu et c'est dans ce temps et dans ce lieu qu'elles ont été travaillées par la grâce et qu'elles sont devenues figures d'Évangile et manifestations du salut de Dieu. De même que la figure de Moïse n'est pas détachable de l'histoire des Hébreux esclaves en Égypte ou que la figure d'Ézéchiel n'est pas séparable de l'expérience de l'exil, la figure de Virginie Fournier et de ses trois premières compagnes demeure incompréhensible en dehors de toute référence à l'expérience de la vie rurale et à l'exode des Canadiens-français aux États-Unis au XIX^e siècle. Rien à comprendre non plus de Marcelle Mallette si on ne la replace pas dans son contexte, celui du milieu du XIX^e siècle, avec ses misères, ses pauvretés, ses épidémies, etc. Quant à Élisabeth Turgeon, femme également du XIX^e siècle, sa vie est liée à la Côte Sud, et à l'implantation de nouvelles populations à l'intérieur des terres dans ce qui sont aujourd'hui les diocèses de Rimouski et de Gaspé. Elles ont reçu un charisme (don spirituel) pour annoncer, malgré elles et leur fragilité, le salut de Dieu.

Il faut donc affirmer que le charisme et le prophétisme sont des réalités relatives. Il ne s'agit pas de réalités premières. En conséquence, il nous est demandé d'être d'abord des êtres en relation, à l'écoute de Dieu qui appelle et envoie et à l'écoute des détreffes et des besoins de l'humanité. De là naîtront ces réalités secondes et relationnelles que sont le charisme et le prophétisme, réalités qui nous surprendront et qui s'imposeront à nous, malgré nos fragilités et nos résistances. La réalité première est d'écouter Dieu qui nous appelle dans cette situation donnée, dans cette culture, cette société, ce monde. Il faut ensuite recevoir et accueillir ce que Dieu donne encore aujourd'hui comme grâce, charisme et don. Il n'a pas abandonné cette humanité qu'il aime et dont il entend les cris. Reconnaître son appel et ce qu'il nous donne comme don spirituel pour répondre à son appel vaut mieux que de nous attarder à formuler notre charisme.

Il s'agit de nous laisser saisir, travailler et modeler, par Dieu, en étant comme des sismographes, qui enregistrent les déplacements de la couche terrestre, des mouvements sociaux et de la culture. Le charisme c'est le don que Dieu vous fait dans cette situation-là, vous qui êtes vulnérables, qui voulez peut-être vous asseoir, ne plus repartir, et connaître des vieux jours heureux, tranquilles et confortables. Que Dieu vous expose : si le charisme vient de l'Esprit, qu'il vous envoie aux grands vents.

Gilles Routhier
Faculté de théologie et de sciences religieuses
Université Laval